Zeitschrift: Jahresbericht / Akademischer Alpen-Club Zürich
Herausgeber: Akademischer Alpen-Club Zürich
Band: 48 (1943)

Artikel: Taeschhorn (face sud)
Autor: Roch, André
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-554144

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Taeschhorn (face sud)

(4498 m)

(3ème ascension)

Georges de Rham, Alfred Tissières, Gabriel Chevalley et André Roch, 8 août 1943.

Encore une de ces ascensions où les heures passent comme des minutes, et ou pour avancer d'une longeur de corde il faut un temps infini...

Ouf! Quel soulagement de sortir de cette face imbriquée et toujours plus raide, de déboucher sur l'arête sud, tout près du sommet, sur la caillasse, où l'on peut enfin s'asseoir au soleil dissipant lentement les brumes, qui avaient encapuchonné la montagne durant toute la journée. Depuis l'attaque, nous nous sommes élevés en verticale pendant douze heures sans répit, sans halte. Le premier de cordée a eu un travail terriblement ardu, tandis que, des heures durant, les autres attendaient à tour de rôle sur de petites saillies, l'appel libérateur: «Tu peux monter!» Et le leader repartait à son tour vers de nouvelles dalles imbriquées, sans jamais trouver un bon emplacement de repos, un bon bloc d'assurage.

La première ascension de cette face fut effectuée le 11 août 1906 par la fameuse cordée de V. J. E. Ryan avec les guides Franz et Joseph Lochmatter, suivie de G. W. Young avec le guide Joseph Knubel. Le récit que G. W. Young en a écrit est un des plus passionnants qui soient. On y sent la tension d'esprit s'accroître d'heure en heure au fur et à mesure que les cordées s'élèvent et que les difficultés indicibles surgissent. L'adresse extraordinaire et surtout la force de caractère de Franz Lochmatter sont mises en évidence avec un relief saisissant. Malgré le verglas et les rafales de neige, ce montagnard force le passage vers la cime avec un brio qui ne sera probablement jamais égalé*). Ayant eu la chance de réussir moi-même cette ascension, je la considère avec un profond respect, mais mon admiration va surtout aux caravanes Young-Ryan et à leurs guides.

Qu'on me permette ici une petite parenthèse pour exposer en raccourci le développement de la technique de l'alpinisme: Au début, les grimpeurs armés de grands bâtons se poussaient l'un l'autre, s'entr'aidaient, et les bâtons étaient souvent utiles. On s'y

*) Cette ascension à été refaite par deux guides de Zermatt, Alexandre Taugwalder et Karl Biener (28 juin 1935). Leur but était l'exploration de la face pour savoir s'ils pourraient à l'occasion y mener des «voyageurs». Une fois engagés dans la muraille, il ne fut plus question de redescendre, et les deux guides durent continuer pour sortir vers le haut. Leur conclusion fut négative.

tenait pour éviter de tomber dans les crevasses, on s'en servait de point d'appui, etc. Puis on eut l'idée de s'attacher à une corde et, très vite, on découvrit que celle-ci était une aide effective. Bien maniée, elle procurait une grande sécurité, alors qu'au contraire mal maniée, elle risquait d'aggraver une catastrophe. Actuellement, pour faciliter certaines escalades on amarre la corde à des pitons plantés dans la roche ou dans la glace, et, dans les rochers secs, on utilise des chaussures à semelles de caoutchouc, matière qui adhère mieux que le métal des clous. Si des alpinistes réfractaires à ces perfectionnements les condamnent sans les connaître, ils ont tort. En effet, sans cette technique nouvelle, certains exploits ne seraient pas possibles. Aurait-on par exemple l'idée saugrenue de partir en guerre de nos jours, en utilisant de vieux fusils, ou, au temps des hallebardes, qu'aurait-on pensé de ceux qui auraient voulu combattre sans cotte de maille? Pour en revenir à la montagne, tous les perfectionnements techniques doivent être utilisés pour faciliter l'escalade, et en même temps augmenter la sécurité. Ce qui est plus grave, c'est l'attitude de jeunes alpinistes, qui, bénéficiant de toute cette mise au point technique, accomplissent les mêmes exploits que leurs prédécesseurs, mais tendent à sous-estimer les hauts-faits du passé et à mépriser des ascensions qui passèrent une fois pour les plus difficiles des Alpes.

Pour mon compte, toutes les grandes escalades les plus rébarbatives m'attirent, mais une fois que j'ai réussi et que le souvenir des obstacles vaincus s'atténue, j'ai souvent tendance à minimiser l'expédition: puisqu'elle a réussi, ce n'était donc pas si terrible! Tendance du reste tellement humaine! Mais à l'heure ou j'écris ces lignes, le souvenir de cette escalade de la face sud du Taeschorn est encore intacte dans ma mémoire, mes doigts sont encore meurtris par les roches tranchantes de la muraille, et mon admiration sans borne va à ceux qui en firent la première ascension.

Avant de raconter notre propre escalade, je voudrais rappeler quelques points saillants du récit de G. W. Young, points propres à recréer l'ambiance extraordinaire de cette grande face.

Young compare la cordée Ryan et les deux Lochmatter à une comète qui, circulant dans les Alpes escaladait avec une rapidité déconcertante la plupart des arrêtes et des versants encore vierges. Pour la face sud du Taeschorn, les deux cordées s'étaient entendues et marchaient séparément, mais lorsque les passages devinrent spécialement dangereux, les cordes furent nouées ensemble: et une fois que le premier avait franchi l'endroit difficile, les autres, relativement assurés, passaient.

De la Taeschalp, les deux cordées étaient montées d'un train d'enfer, se lançant tête baissée dans ce qui devait être un terrible traquenard. Joseph Lochmatter conduisait la première caravane et

Young la seconde. Six heures de montée pour arriver trois cents mètres sous le sommet. Le gouffre escaladé est si profond, et si imbriquée la roche vers le bas qu'il est inutile de songer à redescendre. Même avec des pitons et des cordes de réserve, cette descente serait une entreprise désespérée, sans parler du danger des chutes de pierres qui balayent la muraille continuellement. Plus on approche du but, plus la paroi se redresse et plus aussi les difficultés augmentent. Vers le haut, les deux caravanes décident de ne former plus qu'une cordée. A un certain moment, Young qui suivait Franz Lochmatter, demande à celui-ci de l'assurer: «Un coup d'oeil sur ma corde Franz!» Et la réponse de Franz arriva comme une douche glacée: «Faites comme vous pourrez; ici on ne peut plus s'entr' aider!» Young était renseigné.... Mais les obstacles s'accumulent et Joseph de s'exclamer: «Ca n'ira pas!» «Mais il faut que ça aille!» réplique Franz Lochmatter. C'est à ce moment que celui-ci passe en tête pour y rester jusqu'au sommet. Les rochers étaient verglacés; il neigeotait. La caravane remonta un immense dièdre fermé par un surplomb. La sortie sur la droite, par une dalle, est un passage d'une extrême difficulté. Les pieds de Franz avaient laché, mais lui, se tenait avec les mains et il réussit à passer quand même. Les autres furent hissés à la corde. Knubel fut admirable; il portait les sacs et les piolets et marchait le dernier, il parvint à monter sans se faire hisser.

Après des heures et des heures d'angoisse, alors que l'espoir de réussir s'était complétement évanoui, la caravane déboucha enfin sur l'arête sud tout près du sommet. Ce très bref résumé ne donne qu'une faible image de cette escalade, et je recommande au lecteur de reprendre le récit original, d'une vérité et d'une profondeur attachantes. En atteignant moi-même l'arête faîtière, je m'exclamai: «On peut trouver plus difficile, mais pas plus traître et dangereux!» Et je pensais: «Franz Lochmatter et ses compagnons étaient de sacrés types!»

La décision de nous lancer dans cette escalade n'avait pas été prise à la légère. Nous étions depuis une dizaine de jours en route, et tous nos projets réussissaient étonnamment. Ce furent pour de Rham, Tissières et Chevalley la première ascension de la face sud des Gredetschhörnli dans le Balchiedertal (dont le passage clé ne demanda pas moins de six heures pour gravir quarante mètres). Le lendemain nous faisions la deuxième ascension de l'arête sud-est du Bietschhorn. Et trois jours plus tard, celle de l'arête nord de la Dent Blanche par la voie Richards-Joseph Georges (deuxième ascension). A la suite d'une crachée de neige fraîche, nous avions escaladé le Breithorn par le versant nord. De retour à Zermatt, le baromètre montait malgré un grand vent. Il n'était plus question d'hésiter, aussi, dans l'après midi du 7 août nous gravissons la rive droite du glacier de Weingarten pour bivouaquer à environ 3100 m. — Le

soleil était déjà descendu derrière la chaîne des Leiterspitze et aussi vite que possible les tentes furent montées et la soupe cuite et avalée. La face du Taeschorn reste calfeutrée de brouillards en sorte qu'il fut impossible de voir son vrai visage.

Réveil à 2 heures; la nuit est toute étoilée; des brûmes traînent contre les parois de l'arête du Diable. A 3 h. 30 nous quittons les tentes à la lueur de la lanterne. Des pierriers désagréables nous conduisent à la moraine qui ne l'est pas moins. Enfin le glacier: Mais il est si mauvais que les crevasses nous obligent à maints détours et accrobaties. A 5 heures nous commençons l'ascension de la face elle-même. Une pente de glace recouverte de graviers mène aux premiers rochers raides, glissants et sans prise. Immédiatement, nous avons une idée de ce que ce sera plus haut. La corde est déroulée, et dans une position fort désagréable, nous nous attachons. Je prends la tête car je n'ai pas de sac, derrière moi monte Tissières qui lui porte le sac; c'est le camarade idéal pour de grandes escalades de ce genre. Derrière notre cordée viennent Chevalley et de Rham.

Le jour s'est levé. Nous débutons mal et sommes obligés de revenir sur la gauche aussitôt que possible, pour nous élever rapidement sans difficulté. Par les rochers lisses et délités le long de la longue échine qui borde à gauche le grand couloir venant du sommet, nous montons, montons....

Une pente de neige nous amène sur la crête arrondie du deuxième ressaut dont la partie supérieure se redresse. Accrochés à cette sombre paroi, nous voyons le fond du paysage s'éclairer des rayons du soleil levant. Le Cervin rosé se coiffe d'une calotte de nuages chassés par la bise: bon signe! Peu à peu le brouillard s'installe sur le Taeschorn.... Mais je suis si occupé, que je ne remarque pas quand celà arrive. D'ailleurs ce brouillard aura un effet bienfaisant. Il empèchera le soleil de chauffer les rochers et de nous accabler. Les glaçons qui pendent nombreux dans le haut de la muraille y resteront collés. Pendant toute la journée, deux pierres seulement et deux glaçons tombèrent, ce qui est très peu, quand on connaît les récits de nos prédécesseurs. Pour ne pas s'abîmer les mains, mes camarades grimpent avec des moufles de cuir. Pour mon compte, je préfère avoir les doigts libres; on tient mieux.

L'inclinaison des ressauts s'accentue. Nous escaladons maintenant une longue cheminée ouverte qui courre parallèlement à l'éperon. Plusieurs fois nous examinons le couloir à notre droite, mais il est rempli de glace, et les roches en sont si délitées et si polies que nous préférons instinctivement rester là ou nous sommes. Comme la cheminée surplombe par endroits, je demande à Chevalley qui porte les pitons, de m'en passer trois que j'accroche avec les mousquetons à ma corde d'attache. Des lames rocheuses en bordure d'une gouttière pleine de glace m'oblige à planter un piton d'assurage et à tailler quelques marches. Pour réserver mes forces, je fixe encore

au piton un étrier de corde, et hop! je passe. Au dessus, traversant à gauche, je me rétablis sur un bloc surplombant. De nouveaux surplombs sont évités en obliquant à droite le long de vires ascendantes, très exposées, et je reviens à gauche sur le faîte de l'arête. Une crête rocheuse s'élève vers le ciel, étayée à gauche par une pente de glace. Je tente d'escalader les rochers raides et sans prise, en lames arrondies et branlantes; mais ils sont trop difficiles et il me faut monter par la glace. Un second piton est planté, je m'y amarre et redescends. Quel parcours délicat! Mais déjà j'y suis, et le piton m'assurera sur la glace. Je sors le piolet du sac de Tissières. La taille commence, et je m'applique à faire des marches aussi bonnes que possible tout en évitant de perdre du temps. Une marche, deux marches et j'avance de deux pas. Bientôt la pente est traversée jusqu'à une côte ou j'espère trouver de la neige. Mais non, tout est en glace. Je tente alors de monter directement et je taille deux marches l'une au dessus de l'autre. Mais la pente trop raide me repousse en arrière et me force à revenir à l'arête à droite en taillant de nouveau pour traverser. Je rejoins bientôt les rochers par dessus la crête, neigeuse cette fois. J'assure Tissières autour du piolet planté, et mon camarade me rejoint bientôt. Je continue sur l'arête de neige qui forme une énorme corniche sur la droite. Dois-je tailler sur la pente de glace? ou bien est-il possible de passer sous la corniche, ce qui irait beaucoup plus vite? J'essaye. J'avance d'une vingtaine de mètres en redescendant un peu dans la paroi ou je trouve des prises et des vires.

Plus loin, par places, la corniche surplombe de quatre ou cinq mètres. Nous touchons de nouveau à la paroi, tout près du couloir qui vient de l'épaule neigeuse de l'arête du Diable. Les immenses murailles qui s'élèvent dans le brouillard jusqu'à la crête sont bien rébarbatives. En partie surplombantes elles n'ont pas l'air praticables. Je suis encore des vires ascendantes pour redescendre de quelques mètres, à droite, dans le couloir. Pour traverser celui-ci six à huit marches suffisent. De l'autre côté, à droite en haut, j'ai repéré un grand dièdre ouvert et glacé et qui paraît être le meilleur passage. Mais un doute me saisit. D'où je suis, on ne voit plus très bien le parcours, et une traversée à droite, assurée par un piton m'amène dans une des rainures verticales qui rejoignent la base du dièdre. Comme il paraît ardu, je reviens sur mes pas et demande à Chevalley de me donner davantage de pitons. J'en prends neuf. Fort heureusement! Car, quand c'est au tour de Chevalley de monter, il saisit son sac par une courroie décrochée et, plouf! le sac bascule dans le vide. Sans ma précaution de prendre les pitons, ils auraient disparu avec le sac et nous n'en n'aurions eu que trois! Aurait ce été suffisant? Pourquoi pas, puisque Franz Lochmatter n'en n'avait pas! Mais pourtant, quel appui moral et matériel nous aurait

manqué sans cette quincaillerie qui cliquète gentiment à ma ceinture!

L'escalade jusqu'au dièdre est délicate. J'enfonce plusieurs pitons pour me hisser car le fond du goulet est verglacé. Voici le dièdre, un vrai miroir! Que diable, par ou passer? Déblayer la glace pour trouver des fentes? Je m'y attelle, mais en vain. Plusieurs nouveaux pitons sont fixés qui ne tiennent pas. Je confectionne alors des encoches dans la couche de glace et comme celle-ci ne fond pas étant fortement adhérente au rocher, la pointe du pied tient bien dans ces petites entailles. Après tout, malgré ses risques, c'est la meilleure solution. Le piolet creuse la glace, frappe la dalle, et je m'élève sur la pointe des pieds. En certains endroits, là ou la glace est trop mince, je dois tailler de la pointe du marteau. Je peux enfin planter un solide piton et fais monter Tissières. Encore vingt mètres de miroir pour arriver à des parois qui ferment le dièdre. Les débris de glace pleuvent sur Tissières, et chaque fois que je lui demande si les éclats le blessent, il répond que celà n'a pas d'importance. Tant mieux, car comment faire autrement?

Enfin j'y suis; mes degrés de poule sont terminés. Des dalles me permettant de sortir du dièdre par la droite, j'arrive dans une niche ou je trouve deux becs de rocher pour assurer mes camarades. Il y a du reste longtemps que nous ne formons plus qu'une cordée.

Nous continuons et tournons ici l'angle de la muraille qui s'élève vers l'arête du Diable. Par où poursuivre? Au dessous de nous commence une vire qui monte vers la droite. La corde doublée autour d'un bloc pointu me dépose sur la vire par un rappel de cinq à six mètres. Impatiemment, j'attends que Tissières me rejoigne.

Au bout d'une vingtaine de mètres, la vire devient commode, recouverte de graviers. C'est le premier endroit de ce genre que nous trouvons depuis le bas, et là je décide de manger un morceau. «Il faut que je mange sinon je crève», annoncé-je à Tissières. Il est une heure de l'après-midi et depuis notre départ du camp à trois heures trente, je n'ai encore rien pris à part deux ou trois morceaux de sucre et de glucose que mon camarade me glissait de temps en temps dans la bouche. Mes mains sont ensanglantées, et j'ai mis du sang partout, sur ma veste, sur mes pantalons, sur les rochers, sur la corde. Mais les blessures qui saignent ne sont pas profondes et se referment vite. Sans nous asseoir, nous avalons quelques tartines et un peu de liquide. Déjà de Rham qui est le dernier, et qui vient de descendre le petit rappel sans l'aide de la corde, nous rejoint. Il me repasse les pitons qu'il a ramassés et je repars. La vire s'étrécit et évolue en une bande de rochers jaunâtres qui aboutit au grand dièdre soudé au sommet. Sans être difficile cette traversée est aérienne. Enfin nous parvenons au dièdre. C'est une cheminée ouverte dans laquelle on trouve par endroits des emplacements de repos relativement bons.

De Rham me demande ou je compte monter? Je lui répond: «Dans la cheminée tant que ça ira!» Nous gagnons ainsi de l'altitude. Chaque fois que c'est possible, je plante un piton d'assurance pour la cordée.

Au dessus de moi le dièdre est bientôt barré par une paroi garnie de glaçons. On devine qu'il faut s'échapper sur la droite. J'arrive presque à la paroi supérieure, mais j'ai fait jusqu'ici de tels efforts que des crampes m'empêchent de desserrer les doigts quand je les ferme sur une prise. Avec une main, je suis obligé d'ouvrir l'autre.... Dans ces conditions, comment me lancer plus avant? Ce serait par trop imprudent. Cet échec me dépite amèrement. Mais quand, après l'ascension, je relus le récit de G. W. Young je m'aperçus qu'au même endroit, Joseph Lochmatter qui montait alors en tête avait du céder la place à Franz, ce qui me consola un peu.

Je demandai donc à de Rham de me remplacer. Il est d'accord, passe son sac à Chevalley et monte. Mais comment allons-nous croiser? J'ai placé un piton au point le plus élevé et je redescends jusque vers Tissières. Mais le piton ne tient pas bien, ce qui est très inconfortable.

De Rham arrive cependant à passer par l'extérieur de la cheminée par une escalade délicate, tandis que nous l'assurons de notre mieux.

Au-dessus du piton que j'ai planté là-haut, la cheminée se redresse, les prises sont branlantes, et le passage à droite bien risqué. De Rham, mathématicien de profession, l'étudie selon son habitude, comme un problème de mathématique. Une fois toutes les prises connues et évaluées, il s'agit de s'arranger avec celles-ci pour passer.

Collée au toit, une gerbe de glaçons barre le passage. Une discussion s'engage pour trouver la meilleure solution. Finalement, d'un grand coup de marteau, solution brusquée, le mathématicien brise les glaçons en les jetant vers l'extérieur. Nous sommes échelonnés à l'aplomb des projectiles; mais heureusement qu'il fait très froid car seule la fine pointe des stalactites est précipitée dans le vide tandis que la gerbe adhère toujours à la paroi. Des éclats nous aspergent. Chevalley est touché à un poignet, par bonheur sans gravité.

Le passage est enfin libre; un piton serait ici terriblement utile pour assurer la traversée sur la droite, mais comment le planter dans une position si malaisée! Enfin nous voyons les semelles de Georges de Rham s'imobiliser, et nous entendons les coups de marteau. Mais ça ne marche pas! La fente s'élargit à mesure que le piton s'enfonce, en sorte qu'il ne tient pas. Un autre est planté un peu au-dessus. Peut-être le passage sera-t-il possible avec ce nouvel assurage? De Rham essaye. Cette fois-ci c'est la prise pour les mains qui ne tient pas; un bloc fiché sur la dalle est instable. L'assurage n'est pas suffisant. Pour finir, quatre pitons sont plantés, mais y en

a-t-il un qui soit solide? D'en bas je laisse filer les deux cordes. De Rham annonce: «Je vais me lancer!» Ses longues jambes s'écartent démesurément, il semble impossible de pouvoir placer un pied aussi loin sur la droite, oh! étonnement! Celà ne suffit pas encore et le pied droit se glisse encore plus loin. Le corps lentement s'incline vers la droite, et doucement, d'une souple reptation, avec un petit élan il se déplace, les mains agrippées à la paroi verticale. Notre camarade avance, il cherche de nouvelles prises, s'élève et force le passage. Tandis que nous l'acclamons, il place un nouveau piton pour assurer notre montée. Chevalley le suit.

Cependant les rochers se givrent, de petites aiguilles hérissent les arètes. Il fait très froid. Tandis que de Rham continue en escaladant sur la droite une nouvelle fissure, je monte à mon tour. Je suis content de quitter la niche où depuis une heure et demie j'attendais sur un pied. Le passage est extraordinairement malaisé car la paroi supérieure est à pic et me repousse en arrière. C'est comme une plantation de pitons. Avec peine je rejoins Chevalley qui a embrouillé les cordes, le pauvre! Il quitte l'emplacement et je fais venir Tissières qui ramasse les pitons, sauf le meilleur que nous laissons intentionnellement pour les éventuelles caravanes futures. Nous avons mis deux heures pour franchir ces quarantes mètres.

Au-dessus, des rochers plus faciles mènent à une nouvelle cheminée moins longue. Puis vient une paroi qui, d'en bas, n'a pas l'air terrible. De Rham y a placé un piton et il paraît pourtant avoir beaucoup de peine à passer. On perd la notion de la raideur, et comparativement à la pente de ce qui nous entoure, cette paroi n'a pas du tout l'air d'être très inclinée, mais on se rend compte de sa difficulté quand on s'y trouve soi-même agrippé. Elle est vraiment verticale et les prises très arrondies n'empêchent pas d'être déversé en arrière. Mes crampes vont mieux. Relégué à l'avant-dernière place de la cordée, je suis partiellement inactif, et j'ai les yeux rivés sur ma montre. Il nous faut une heure environ pour avancer d'un intervalle de corde, c'est à dire vingt mètres. Il est déjà quatre heures de l'après-midi; la paroi semble encore haute et, si l'allure ne s'accélère pas, nous serons sans doute obligés de bivouaquer.

Il paraît possible du pied de la paroi verticale de rejoindre le grand dièdre sur la gauche. Celui-ci débouche à gauche du sommet. Comme la caravane Ryan-Lochmatter atteignit l'arête sud à droite légèrement en dessous du point culminant, ces grimpeurs ont certainement du chercher une sortie sur la droite du dièdre. Dans le brouillard, nous distinguons la silhouette de la crête sommitale qui paraît nous surplomber. Par moments on voit le disque du soleil à travers la brume, et on devine le ciel bleu droit sur nos têtes. Nous sommes nous-mêmes, givrés d'étoiles de neige, des pieds à la tête.

De Rham monte encore une longueur de corde dans une cheminée qui aboutit sous des surplombs, et atteint un bon emplace-

ment, mais il ne sait pas ou continuer. Je me demande si nous ne devrions pas revenir en arrière pour reprendre le grand dièdre sur notre gauche?

Mais de son perchoir, de Rham peut assurer Chevalley qui tente de chercher une échappatoire par les dalles à droite jusqu'à la crête. Il traverse lentement, tourne le coin, puis disparaît, et nous annonce une traversée surplombante; nous l'assurons par dessus l'arête et le premier de cordée le rejoint. Un long temps se passe, c'est bientôt mon tour. Je franchis l'arête et traverse sur une autre côte par une immense enjambée surplombante. De Rham a repris la tête. Un surplomb du même genre que le précédent et une vire facile l'amène vingt mètres plus haut sur l'arête sud: nous y sommes! Quel soulagement! Quel joie! Quelle satisfaction immense! Avant de déboucher sur l'arête, j'avais crié à mon camarade que, vu l'heure tardive, il valait mieux ne pas monter jusqu'au sommet. Maintenant, je m'en repends car la cime ne devait pas être éloignée de plus de dix minutes d'une escalade facile; c'eût été le couronnement mérité de nos efforts, et de plus, il eut été intéressant de savoir à quelle distance du sommet nous étions sortis de la muraille.

Au travers des brouillards qui passent et s'accrochent, on sent qu'il doit faire un temps superbe. Il est 18 heures. Après avoir mangé un morceau, nous racourcissons les cordes et commençons à descendre l'arête sud. Au début elle est raide et en pierres instables. Puis c'est la neige creusée de vieilles traces gelées. L'arête heureusement est en somme en excellentes conditions. Plus bas nous bifurquons vers l'est et arrivons à la nuit par une crête tranchante sur le glacier de Weingarten. De vieilles traces nous guident. Un croissant de lune éclaire tout ce versant de la montagne. Un enchevêtrement de crevasses nous oblige à d'immenses détours, et nous échouons dans d'interminables moraines, suivies de pierriers. Voici nos tentes, une boisson est vite avalée et nous nous enfilons dans nos sacs car il gèle sérieusement.

Le lendemain, enchantés de notre réussite, nous flânons délicieusement en descendant vers la Taeschalp.

Le souvenir de ces longues heures passées sur le versant sud du Taeschorn, heures de tension d'esprit et d'action intense suivies d'interminables moments d'attente, me laissent un sentiment de profonde reconnaissance envers la destinée qui ne nous fut pas hostile, de grande admiration pour nos prédécesseurs et d'un profond respect pour cette terrible face. *André Roch.*